

Quand je serai parti... vous vivrez encore

Un film encore tout à faire

Quand je serai parti... vous vivrez encore, Canada (Québec)

1999, 120 minutes

Carlo Mandolini

Numéro 202, mai-juin 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59361ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. (1999). Compte rendu de [Quand je serai parti... vous vivrez encore : un film encore tout à faire / *Quand je serai parti... vous vivrez encore*, Canada (Québec) 1999, 120 minutes]. *Séquences*, (202), 31-32.

au Moulin-Rouge est à ce titre fort remarquable et la reconstitution d'époque, d'une étonnante vérité.

Le Paris nocturne que décrit Planchon et, notamment, celui du spectacle, change à une vitesse fulgurante. En tant qu'artiste, Lautrec réalise qu'il pourrait faire part de ces mutations en s'exprimant par la peinture, à l'instar d'un journaliste qui, lui, l'aurait exprimé par la plume. Observateur social, il crée l'art de la grande affiche. L'Art Nouveau voit le jour. Sur ce plan, la séquence montrant Lautrec admirant la première affiche du *Moulin-Rouge* est assez délirante même si, contrairement à Huston dans *Moulin-Rouge*, Planchon ne nous montre que le résultat final d'une lithographie aux derniers stades d'impression. Chez le cinéaste américain, par contre, on voyait Lautrec (admirable José Ferrer) en tant qu'artisan à l'œuvre, faisant des recherches sur les modes de conception de l'affiche. Il y avait, dans cette démarche, un regard documentaire de la part de Huston qui fait songer au *Mystère Picasso* d'Henri-Georges Clouzot: même souci de vérité, même respect de l'artiste.

Il est évident dans *Lautrec* que, malgré son nanisme, l'artiste n'a jamais été affecté par cette particularité physique qui, normalement, aurait dû influencer ses humeurs et son esprit de la fête. Lautrec, au contraire, a vécu sa vie comme un géant. Peintre du bordel, il ne dessinait pas l'acte physique, mais voulait capter les émotions et les ressorts psychologiques dans les attitudes et les visages de ceux et surtout de celles qu'il peignait (filles de joie, danseuses du french-cancan, la Goulue, Jane Avril, et autres filles de la nuit du Paris de la Belle Époque).

Planchon rend évident un sentiment comme la grâce en inondant le film de lumière, en chorégraphiant des mouvements comme la caresse d'un pinceau, donnant la sensation que rien ne s'arrête, allant chercher chez l'artiste une gamme de couleurs, des verts, des rouges,

des jaunes et des blancs. Dans ce contexte visuel, la peinture devient la meilleure complice du cinéma.

Les acteurs, tous exceptionnels dans des rôles de composition, sont d'une extrême fragilité qu'ils assument avec la plus sensible modestie: dans la peau du nabot, Régis Royer manifeste les comportements les plus excessifs à mesure que l'artiste prend conscience de son art et se l'approprie, se donnant corps et âme aux femmes de sa vie et finissant par se jeter dans le profond gouffre de son propre anéantissement. Anémone est parfaite dans le rôle de la mère d'Henri, à prendre en pitié en femme délaissée, touchante en dévote incomprise. Claude Rich, quant à lui, s'avère un comédien extraordinaire, fabuleux en aristocrate désabusé.

Mais le discours sur le monde tient essentiellement dans les dialogues, tournant souvent à l'exercice de style aux phrases bien travaillées, riches en nuances, des mots d'auteur qui déconcertent à première vue, mais finissent par procurer un extrême plaisir auditif. *Peinture d'une époque, portrait d'un artiste à l'œuvre, Lautrec éclate* dans ses éblouissements impressionnistes et ses mille et un délires. Lautrec, le personnage, en est l'incarnation parfaite. Le film de Planchon manifeste cette particularité, allant jusqu'au plus profond des choses, combinant spectacle et introspection de l'âme avec un bonheur et un brio qui possèdent quelque chose d'exaltant.

Élie Castiel

LAUTREC

France 1998, 125 minutes — **Réal.:** Roger Planchon — **Scén.:** Roger Planchon — **Photo:** Gérard Simon — **Mont.:** Isabelle Devinck — **Mus.:** Jean-Pierre Fourquey — **Déc.:** Jacques Rouxel — **Int.:** Régis Royer (Henri de Toulouse-Lautrec), Elsa Zylberstein (Suzanne Valadon), Anémone (Adèle de Toulouse-Lautrec), Claude Rich (Alphonse de Toulouse-Lautrec), Jean-Marie Bigard (Aristide Bruant), Hélène Babu (La Goulue), Claire Borotra (Hélène), Philippe Clay (Auguste Renoir), Benjamin Rataud (Viaud), Roger Planchon (le vieil acteur) — **Prod.:** Margaret Menegoz — **Dist.:** Lions Gate.

Quand je serai parti... vous vivrez encore

Un film encore tout à faire

C'est avec impatience (et beaucoup d'espoir) que nous attendions *Quand je serai parti... vous vivrez encore*, le nouveau film de Michel Brault sur les Patriotes. Si nous étions enthousiastes à l'idée de ce film, ce n'est pas tellement parce que les déboires récents de Falardeau avec certaines institutions avaient remis les Patriotes à l'ordre du jour. C'était surtout le fait que le nom de Brault y était associé. En effet, lorsque l'un de nos plus grands réalisateurs aborde un sujet d'une telle ampleur, les attentes sont grandes. Inévitablement. Aussi étions-nous à peu près tous convaincus que, vingt-cinq ans après *Les Ordres*, nous allions assister à un nouvel événement cinématographique. Malheureusement cet événement, on l'aura attendu



Quand je serai parti... vous vivrez encore

en vain pendant deux heures. Et ce film, qui aurait pu être grand, n'aura été qu'intéressant...

Pour *Quand je serai parti...* Brault s'inspire du journal réel de François-Xavier Prieur (qui devient ici François-Xavier... Bouchard), un jeune Patriote qui, après s'être exilé aux États-Unis afin de fuir la répression britannique suite à l'échec du soulèvement de 1837, rentre au Bas-Canada avec l'intention de reprendre le combat (au sein d'un groupe mené par le chevalier De Lorimier) contre l'hégémonie anglaise. Mais pour ces Patriotes mal équipés, désorganisés et trahis, ce nouveau soulèvement se solde par un nouvel échec et l'exécution de plusieurs d'entre eux.

Aussi, cette chronique d'une défaite vécue de l'intérieur est bouleversante parce qu'elle illustre un drame profondément humain. Car, au delà des incontournables allusions politiques, il est question de la détermination d'un homme, prêt à se battre pour une cause à laquelle il croit, même si elle peut sembler désespérée.

Par l'entremise du personnage de François-Xavier Bouchard, Michel Brault confronte l'individu à ses convictions les plus profondes. Il installe l'homme dans un rapport de force face à lui-même (souligné ici par la relation entre François-Xavier et son père).

Nous reconnaissons la touche particulière du cinéaste qui, avec *Les Ordres*, avait réussi magistralement à imposer l'étude psychologique au cœur même du film politique¹.

Or, Brault, étrangement, laisse cette dimension de son récit en filigrane, préférant plutôt privilégier la dimension collective du récit, ce qui le contraint à élargir son approche et à mener plusieurs éléments narratifs de front. Certes, cela lui permet d'aborder la propagande politique et de chanter une ode vibrante au nationalisme *canadien-français* (et à ses martyrs). Mais, du point de vue narratif, cette tension entre individu et collectivité provoque un déséquilibre un peu gênant parce qu'il laisse le film filer dans tous les sens. Trop d'enjeux et trop de personnages s'immiscent dans le récit. La structure narrative est écartelée et finit par se morceler en une suite d'épisodes dont l'intensité dramatique et le rythme sont très inégaux.

Toute la première partie — le retour d'exil de François-Xavier Bouchard, son engagement dans la rébellion et l'échec du mouvement — est donc marquée par une narration un peu bousculée, inégale et sans grande vigueur. On y parle beaucoup de la frustration des Canadiens-français face à l'hégémonie anglaise, mais la dimension humaine demeure étrangement distante, voire effacée.

Brault, contrairement à ce qu'il a pu faire dans *Les Ordres*, n'a pas su préciser un angle d'approche ou un point de vue précis. Plutôt que de cerner quelques éléments dans le cadre historique, il a préféré intégrer à son récit le plus de détails possible, quitte à faire didactique. Le film est un discours politique fort efficace, mais, au niveau narratif et dramatique, décevant.

Heureusement, il y a la dernière partie qui permet au film de gagner en intensité et nous faire un peu oublier les réserves que nous avons jusque-là. Si cette finale est forte, c'est justement parce que Brault n'a plus d'autre choix que de cerner son récit et de le concentrer sur l'idée d'enfermement. N'ayant plus nulle part où aller, le réa-

lisateur peut enfin s'intéresser à ses personnages. Le film devient alors beaucoup plus percutant et touchant.

Du strict point de vue de la mise en scène, *Quand je serai parti...* manque parfois de vigueur. Le montage est souvent relâché, ce qui contribue au manque de rythme de la narration. Le mixage sonore laisse lui aussi à désirer. En effet, sur la bande son, les voix et autres éléments sonores hors champ pullulent sans pour autant arriver à créer un espace sonore convaincant. On comprend qu'une telle conception du son soit le résultat d'un budget serré qui rend impossible toute construction de décors imposants. Aussi Brault, à part les plans dans les bois, a dû travailler essentiellement en gros plans, d'où le recours aux nombreux éléments sonores afin d'ouvrir l'espace filmique. Or le problème, c'est que loin de lui donner du relief, les nombreux sons (et c'est essentiellement le problème des voix off et hors-champ) sont tous à un même niveau et trop proches du premier plan, créant ainsi un univers sonore cacophonique et, surtout, très artificiel.

Mais, au-delà de tout cela, ce qui gêne sans doute le plus dans ce film, c'est l'inégalité de l'interprétation. Si Claude Gauthier et Micheline Lanctôt s'imposent grâce à leur formidable intensité (dans des rôles malheureusement peu développés), les autres interprètes offrent un jeu à ce point inégal et discordant que tout le film en souffre. Francis Reddy n'est pas à la hauteur du personnage de François-Xavier. Son jeu trop froid et son manque d'expressivité n'arrivent pas à communiquer la détresse intérieure de son personnage, surtout lorsqu'il assiste, impuissant, à l'exécution des siens. Aux antipodes de Reddy, il y a le caverneux David Boutin, qui interprète le chevalier De Lorimier avec un tel pathos — contrastant ainsi beaucoup trop avec le jeu des autres — qu'il transforme le personnage en symbole, parfois en caricature mais, en tout cas, jamais en être humain.

C'est donc essentiellement au point de vue de l'exécution — sans mauvais jeu de mots — que le film de Brault dérape et rate sa cible. Le film a-t-il été fait un peu trop à la hâte — pour battre de vitesse le projet de Falardeau ?

Quoi qu'il en soit, on pourra toujours apprécier la contribution historique du film en soulignant qu'il rappelle une période oubliée de l'histoire du Québec (et qu'il constitue en soi une *condition gagnante*). Mais cinématographiquement, *Quand je serai parti... vous vivrez encore* n'a pas l'ampleur que l'on pouvait s'attendre du réalisateur des *Ordres*. Le grand film sur les Patriotes est encore à faire.

Carlo Mandolini

1. L'allusion aux *Ordres* n'est pas gratuite. En effet, dans *Quand je serai parti...*, Brault ne manque pas de faire un certain nombre de clins d'oeils (sous forme de plans et de mouvements de caméra, dialogues, etc.) à son chef-d'œuvre de 1974.

QUAND JE SERAI PARTI... VOUS VIVREZ ENCORE

Canada (Québec) 1999, 120 minutes — **Réal.:** Michel Brault — **Scén.:** Michel Brault — **Photo:** Sylvain Brault — **Mont.:** Daniel Arié — **Mus.:** François Dompière — **Déc.:** Louise-Marie Beauchamp — **Int.:** Francis Reddy (François-Xavier Bouchard), David Boutin (Chevalier de Lorimier), Pierre Lebeau (François Nicolas), Emmanuel Bilodeau (Henri Brien), Claude Gauthier (Thomas Bouchard), Micheline Lanctôt (Rose-Aimée Bouchard), Sylvain Landry (l'avocat Drummond), James Bradford (Sir James Colborne) — **Prod.:** Anouk Brault, Claudio Luca — **Dist.:** France Film.